

Bureau météorologique.

Washington, 21 février. — Indications pour la Louisiane—Tempé- rature plus froide dans l'extrême partie nord-ouest; vents d'ouest légers à frais.

L'anniversaire de la nais- sance de Washington.

La grandeur présente et l'ave- nir d'un peuple véritablement digne de ce nom, ont de tout temps, reposé sur ces deux bases restées, jusqu'ici, inséparables : le respect du passé, la fidélité aux origines et aux traditions nationales et, surtout, le culte des héros ou des hommes de gé- nie qui ont le plus puissamment contribué à fonder cette gran- deur, à préparer cet avenir.

A tous les points de vue, Washington est, incontestable- ment, l'homme qui, dans les temps anciens et dans les temps modernes, a le plus mérité les hommages et la vénération de la postérité. Que n'a-t-il pas fait pour la nation qu'il a fondée, pour le pays qu'il a constitué, et dont on peut dire, sans exagéra- tion, qu'il est le père!

Grand par l'intelligence, en- core plus grand par le cœur, par son dévouement à ses concitoyens, il a su réunir en un puis- sant faisceau de républiques dé- mocratiques, nous ne savons combien d'Etats épars, qui n'a- vaient jusqu'à lui connu que l'ins- titution monarchique, et a rendu possible, en moins d'un siècle, le spectacle grandiose, au- quel nous assistons, d'un peuple de soixante-quinze millions d'â- mes qui prend fièrement le pre- mier rang parmi les nations mo- dernes et étouffe les deux hémisphères par la grandeur de ses actes et la noblesse de ses aspirations.

C'est aujourd'hui l'anniver- saire de la naissance de Wash- ington. Nous n'en connais- sons pas de plus grand dans toutes les annales de l'humani- té, et il n'en est pas qui puisse nous inspirer aussi profondé- ment la pratique de toutes les vertus publiques et privées.

Célébrons donc dignement cet anniversaire glorieux entre tous; célébrons-le avec reconnaissance pour les bienfaits dont Wash- ington a comblé nos pères; célébrons-le avec fierté pour les grandes choses qu'il nous a in- spirées et fait accomplir et, sur- tout, célébrons-le avec la consci- ence des devoirs suprêmes que nous impose notre magnifique passé, et dont l'accomplissement peut seul nous assurer l'avenir qui nous est promis et préparé.

ECOLE CATHOLIQUE D'HIVER.

Depuis deux ou trois jours, la foule afflue dans les galeries de la grande salle Tulane, où sont exposées les œuvres artisti- ques des élèves des écoles dirigées par les ordres reli- gieux. C'est, en particulier, Mgr Chapelle qui s'est mis à la tête de cette œuvre, et c'est à ses efforts, en grande partie, que nous devons le succès de cette très intéressante exposition. On peut de visu se rendre compte de la valeur des études d'art que l'on fait dans ces institutions. Nous reviendrons sur ce sujet qui intéresse vivement notre population catholique.

Il est aussi grandement ques- tion de concerts qui attireront la foule des amateurs des deux sexes, et où se feront entendre nos plus jolies voix et nos meilleurs chanteurs.

Mais c'est surtout par les con- férences sur des sujets religieux ou littéraires, faites par des pen- seurs, des écrivains et des par- ties de talent que brille l'École d'Hiver. Nous remarquons, par- mi les conférenciers, des hommes comme le Rév. John Talbot Smith, de New York, dont les études sur Newman, sur Long- fellow, sur les œuvres de plu- sieurs écrivains célèbres, sont di- gnes d'attirer la foule des ama- teurs et des connaisseurs.

Extrêmement intéressantes, les conférences de l'ingénieur en chef de la marine des Etats-Unis, Harrie Webster, sur Samoa. C'est un sujet actuel, au premier chef. M. Webster nous fait péné- trer dans la vie des habitants de ces îles lointaines, les uns com- plètement sauvages, les autres ayant une légère teinte de ci- vilisation.

M. Webster, qui est un photo- graphe intelligent et habile, ajoute à ses explications des illustrations qui leur donnent beaucoup de clarté et exposent à nu les mœurs des Samoïens. Après avoir assisté à une de ces séances, on peut se vanter de connaître ces îles, presque aussi bien que ceux qui y sont allés.

LE MESSAGE

Du Président Loubet

Nous engageons vivement nos lecteurs à lire attentivement le message que M. Loubet, le nou- veau président de la République Française, vient d'envoyer aux deux chambres, qui l'avaient élu, avant hier, à la première ma- gistrature du pays. Il est dig- ne, ferme, franchement et ar- demment républicain, d'un bout à l'autre. Sous ce rapport, il ne peut s'élever aucun doute dans les esprits; il est impossible de trouver dans le message le moindre prétexte à une protestation.

Mais, en même temps, il est pacifique pour l'intérieur comme pour l'extérieur. M. Loubet veut l'harmonie dans les esprits, l'union dans les cœurs. C'est le seul moyen de conserver intact le magnifique patriotisme que la France actuelle tient des géné- rations passées, et qu'elle doit transmettre aux générations à venir.

Ce n'est pas un programme de combat que vient de rédiger M. Loubet, c'est un programme de conciliation, et nous sommes par- faitement convaincu qu'il sera également bien accueilli par tous les partis en France, comme par toutes les nations étrangères.

Un mot très significatif a re- levé à la fin de ce message. Dé- voué à la forme républicaine, de- voué au respect et au maintien de la constitution, M. Loubet déclare qu'il ne laissera pas périr en ses mains les droits qu'il tient de cette même constitution, — ce dont on ne peut que le remer- cier, — ce dont la France ne peut que se féliciter.

Nomination des administrateurs de l'Asile des Soldats.

Bâton-Rouge, Louisiane, 21 fé- vrier. — Le gouverneur Foster a nommé aujourd'hui les messieurs suivants membres du bureau d'ad- ministration de l'Asile des Soldats: Thos C. Herndon, Ed. H. Lombard, F. K. L. Place, Fred. Seip et J. M. Sharp, pour l'Etat; Edwin Marks, B. Y. Walsh, Wallace H. McCasney, David Zable et H. H. Ward, pour l'Ar- mée de la Virginie de l'Ouest; John K. Renaud, Alden McClelland, Walter H. Rogers, Douglass West et Ernest Davesges, pour l'Armée du Tennessee.

SERVICE FUNEBRE

Cathédrale St-Louis.

Samedi prochain, à onze heures et demie du matin, à la cathédrale St-Louis, un service funéraire sera célé- bré pour le repos de l'âme du dé- funt président de la République française, M. Félix Faure.

Les premiers préparatifs de la pieuse cérémonie ont été arrêtés hier, au bureau de M. L. N. Bran- wig, par plusieurs messieurs, le gé- néral de Laval, vicair-général de la cathédrale, MM. D. A. Chaffraix, J. M. Vergnoles, président de la So- ciété Française de Bienfaisance et d'Assistance, Matuelle de la No- uvelle-Orléans, Fortuné Jaubert, président de l'Union Française, Ludo- vic Lafargue et Jules Wogan.

L'église sera tendue de noir et il sera donné à cette cérémonie toute la solennité que comportera la cir- constance; les conseils des ministres étrangers, nos hauts fonction- naires d'Etat et de ville, la colonie française et tous les amis de la France qui s'associent à son deuil, y seront conviés.

Le Rév Père Knapp, dominicain, prononcera le panégyrique de celui qui la mort a si inopinément ravi à l'affection de ce peuple aux hau- tes destinées auquel il prêtait avec tant de dignité; de celui qui, dans l'exercice de son mandat, a apporté cette modération qui est la caractéristique de toute âme vrai- ment noble.

Dans la soirée, les présidents des diverses sociétés françaises de notre ville et quelques messieurs se sont réunis dans une des salles de l'Union Française et ont complété l'organisation de la manifestation à la fois religieuse et patriotique.

La séance a été ouverte par M. Fortuné Jaubert, qui en a expliqué l'objet, puis ont été nommés: MM. L. N. Branwig, président; D. A. Chaffraix, vice-président; Fortuné Jaubert, trésorier, et Eugène Cas- taing, secrétaire.

Dans une parfaite harmonie de sentiments et d'idées, il a été pro- cédé à la désignation des comités suivants:

Comité de la Presse: J. E. Ri- voire, président; MM. E. Pons, J. Pascal, E. Daverdin, Ch. Eves, membres.

Comité de finances: MM. A. Ca- desous, président; P. Bordenave, B. Médus, A. Mailles et A. A. Le- long, membres.

Comité d'invitation: MM. A. A. Breton, président; A. Brunet, P. A. Lelong, J. M. Vergnoles, P. Cergot, membres.

Service religieux: M. L. Lafar- gue, président; J. Wogan, L. Hen- riennet, A. Marmouget, J. A. Mail- les, membres.

Comité de décoration: M. M. F. Jaubert, président; S. Vidalat, E. Pons, B. Tujague et A. S. Leclerc, membres.

A cette séance il a été convenu de verser le reliquat de la subscrip- tion publique que le comité a déci- dé de faire pour couvrir les frais de la cérémonie, dans la caisse de se- cours de l'Union Française.

Le comité a chargé M. E. Cas- taing de recueillir des souscrip- tions.

Spontanément, les messieurs qui assistaient à la réunion ou qui s'y étaient faits représenter, ont sou- cript avec beaucoup de libéralité, et cette première souscription s'est élevée à la somme de cent vingt- cinq dollars. En tête de la liste ci- tent: MM. L. N. Branwig, D. A. Chaffraix, P. A. Lelong, J. E. Ri- voire, Ludovic Lafargue, A. A. Lelong, J. M. Vergnoles, A. Breton, E. Pons, A. Brunet, S. Vidalat, F. Jaubert.

LES ACCUSATIONS

M. Quénay de Beaurepaire.

ceux qui aiment la France, cette nation aux généraux élaas dont l'héroïque bonté, la droiture et la générosité s'imposent à l'admira- tion et à l'affection de tous.



M. QUÉNAY DE BEAUREPAIRE Ex-président de Chambre à la Cour de Cassation.

La retentissante démission de M. Quénay de Beaurepaire dont l'«Abelle» a parlé à l'époque, a obtenu le résultat que ce magis- trat avait en vue: une enquête contre les enquêteurs.

Ces enquêtes sont, en ce mo- ment, surtout des accusés. En effet, après avoir donné sa démission, l'ancien président de Chambre à la Cour de cassation a précisé les faits dont les faux ma- gistrats de la Chambre criminelle se sont rendus coupables.

Il est utile d'en faire la récapitulation.

M. le président Loew avait re- connu au début que, pour des motifs ignorés de moi, il ne pourrait pas siéger dans l'affaire Dreyfus, et il avait annoncé au docteur des conseillers qu'il le ferait à sa place monter au fauteuil.

Comment expliquer que ses scrupules, qu'il trouvait alors di- riments, se soient subitement évano- ués!

Nos usages veulent que, dans les affaires graves, le président désigne invariablement comme rapporteur le plus ancien membre de sa chambre. Or, M. Loew a choisi M. Bard, qui était le huitième sur la liste. Pourquoi? M. Bard n'était-il pas déjà connu pour ses opinions dreyfusistes?

On n'a pas oublié le rapport de M. Bard. Jamais la cour suprême, qui a plus d'un siècle d'exis- tence, n'avait vu un rapporteur méconnaître plus étrangement les traditions et les convenances. On dit que des pièces ont été altérées à la lecture; je n'en suis absolu- ment rien; mais le fait doit être tiré au clair, car, dans l'affirma- tive, il eût constitué un cas disci- plinaire.

La chambre criminelle a écarté la question juridique, la seule dont elle fût saisie, pour engager une instruction de révision immédiate qui est illégale, et qu'elle conduit à l'imitation des anciens procès de tendance. Ses préférences et ses antipathies ont été manifestées ouvertement.

J'ai vu ces affolés poursuivant une œuvre néfaste, au mépris de la mission que nous leur tra- çions; déchaînant les passions par leur passion; portant des coups

qui allaient jusqu'au dragueau et préparant inconsciemment la guerre civile.

J'ai été forcé de constater dans l'affaire Dreyfus les mêmes ma- nouevres, le même abandon que dans l'affaire de Panama. Tou- jours l'égoïsme et la peur!

M. le conseiller Bard serait allé un autre jour que le 24 novembre dans le local où se trouvait Pic- quart, et cette fois l'aurait recon- tré.

M. le président Loew y serait allé également.

M. le conseiller Bard aurait lon- gé, certain soir, vers cinq heures, à l'un de nos hommes de service l'ordre de préparer un grog chaud pour Picquart. Ce serviteur, de- vant ses supérieurs immédiats, se serait écrié: «Ah! on n'en fait pas autant pour nos généraux! Nos généraux, ce n'est rien! Il n'y en a que pour leur Picquart!... Préparer un grog! J'aimerais mieux lui donner un vomitif!»

Un autre jour, les hommes de service auraient témoigné du même sentiment en avisant un de leurs que M. le conseiller Bard était dans un angle de la galerie, s'entretenant avec l'avocat de Dreyfus et avec l'avocat de Zola.

Enfin, M. le président Loew au- rait chargé un fonctionnaire de la Cour de prévenir Picquart qu'on ne pourrait l'entendre qu'à quatre heures, et aurait ajouté:

«Vous lui exprimeriez tous les regrets que la Cour éprouve de le faire attendre.»

Le fonctionnaire n'aurait pu se résigner à exécuter cet ordre. Il se serait borné à prendre à part le capitaine Barqué pour lui trans- mettre. Ce militaire aurait ré- pondu qu'il se refusait à exprimer les regrets de la Cour de cassation à un officier rayé des cadres de l'armée.

M. Loew a manqué à la dignité professionnelle en envoyant un ambassadeur au prisonnier Pic- quart, comme il avait manqué à la dignité professionnelle en obte- nant à l'appeler colonels alors qu'il ne l'était plus, et en disant à M. le greffier que c'était «notre hôte».

M. Bard a manqué à la dignité professionnelle en s'empressant vers Picquart; et il s'est, en outre, rendu très suspect en agissant de la sorte à l'égard d'un personnage dont il avait fait l'apologie dans son rapport.

M. Bard a déguisé la vérité, puisqu'il s'est défendu de connaî- tre Picquart alors qu'il le connais- sait.

M. Loew avait choisi comme rapporteur M. Bard, qui était au huitième rang sur la liste des con- seillers, au lieu de désigner le doyen de la Chambre. Ce choix, fait dans une affaire exceptionnel- lement grave, n'est-il pas contrai- re à tous les précédents? M. Bard n'était-il pas connu, dès cette époque, pour ses attaques contre l'arrêt du Conseil de guerre?

Lors des incidents et des divi- sions de l'instruction, M. Loew n'a-t-il pas toujours désigné comme rapporteurs des magistrats acquis d'avance à la cause de Dreyfus?

L'affaire était circonscrite dans les termes de la question de droit qui se formule ainsi: Y a-t-il ré- vocation nouvelle de faits qui existaient en 1894, et qui, connus dès jugés à rendre un arrêt d'acquies- cement? Il demande si l'instruc- tion à laquelle M. Loew a présidé n'a pas été conduite dans le sens d'un «abîm d'inconduces» immédiat, et dans le sens de la réhabilitation d'un des témoins, le sieur Picquart.

Alors que la chambre criminelle

recueillait les dépositions des an- ciens ministres de la guerre, M. Loew n'a-t-il pas manifesté, après l'audience de ces témoins, et spé- cialement des généraux, des sen- timents d'hostilité et d'aversion qui ont vivement blessé certains magistrats présents!

Au nombre des témoins a figuré un ancien officier mis en réforme (pour intempérance, je crois), et qui a donné libre cours à sa ran- cune en attaquant vivement l'état- major. A la suspension d'audien- ce qui a suivi, M. le président Loew n'a-t-il pas exprimé sa satisfaction et son approbation dans des termes qui ont profondément affligé cer- tains magistrats de sa chambre?

M. le président Loew, en interro- geant des chefs supérieurs et des officiers de l'armée, attachés au ministère, ne les a-t-il pas à plu- sieurs reprises, questionnés, dé- roulés ou interrompus par des procédés d'instruction qui révé- laient le parti pris!

L'agent de la Sûreté qui veillait sur le témoin Picquart pendant les deux semaines que celui-ci a passées au Palais aurait constaté qu'en certains endroits où Pic- quart échappait aux regards il était rejoint par un magistrat, et que le temps écoulé l'amenait à croire à un concubinage prémédité.

(La suite à demain.)

LES JARDINS

DE L'EXPOSITION DE 1900.

On vient d'arrêter, à Paris, le plan général des jardins qui gar- niront l'Exposition de 1900, et, sur certains points, on a com- mencé le tracé et l'aménagement du terrain. Ce sont les jardi- niers de la ville de Paris qui sont chargés de ce soin et qui s'en ac- quittent avec une étonnante ha- bileté.

Sur le Champ de Mars, recon- pte entre les palais par de larges allées, on trouvera de nombreux massifs entourant les kiosques, les chalets et les divers édifices de l'Exposition.

La tour Eiffel sera, comme en 1889, entourée d'un véritable parc; ses deux lacs ont été con- servés, et leurs rochers, après quelques modifications nécessai- res, seront garnis de plantes ap- propriées, conformément aux ré- gles de l'art moderne des jardi- ns.

A l'aplanié des invalides, il reste peu d'espace pour les jar- diniers; cependant, ils ont pu tracer six parterres de fleurs et projeter d'ingénieux bosquets qui causeront aux regards les constructions utilitaires de la nouvelle gare.

Les palais des Champs-Ely- sées se trouvent tout naturelle- ment entourés de verdure, grâce aux beaux arbres au milieu des- quels on les a édités. Ils seront aussi garnis, sur leurs abran- des, de parterres de fleurs empor- tées aux serres municipales. Le style de ces jardins sera, d'après ce que disent les spécialistes, in- termédiaire entre le style anglais et le style «à la française» pro- prement dit, plus sévère dans ses lignes et de tracé plus géo- métrique.

Voici, à titre documentaire, quelques chiffres relatifs à l'en- tretien des jardins de l'Expo- sition en 1889, et d'après lesquels on pourra prendre un aperçu de ce qui va être fait d'analogue en 1900:

Il fut répandu sur les parties sablées 1,570 mètres cubes de gravillon et 6,800 mètres cubes de sable de rivière. Le service d'entretien, d'arrosage et de net- toyage était assuré par 65 can-

tonniers sur les ordres de 4 chefs: chaque jour 30 mètres cubes d'eau étaient employés à l'ar- royage, et tous les matins 9 ton- niers enlevaient les débris de toutes sortes jetés dans les jardins. Les jardiniers étaient sous les ordres de M. Laforcade, jardinier en chef de la ville de Paris: ils étaient au nombre de 60, au Champ de Mars, chiffre évidemment restreint si l'on con- sidère la grande besogne qui leur incombait: 25 jardiniers s'occu- paient, en outre, des jardins du Trocadéro.

Il y avait au Champ de Mars 2,270 arbres à tiges, ballaux, pleureurs et résineux, 28,340 ar- bres, 803 végétaux rares groupés ou isolés sur les pelouses: une véritable forêt! On va la voir s'épanouir de nouveau sur le terrain que les jardiniers de la Ville transfèrent si éton- namment comme les machinistes de théâtre installent leurs dé- sors.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Il y a eu, hier, une matinée au Crescent. On y jouait «Finnegan's Ball» qui amuse le public et attire la foule. Il suffit de dire que les principaux rôles sont joués par Murray et Mack pour être assuré d'avance que la pièce y aura un succès de fou-rire. Ce soir, même pièce.

ST-CHARLES.

Les représentations de «Camille» obtiennent un succès prodigieux au St-Charles; nous nous y attendions à cause de la valeur de la pièce qui est un chef-d'œuvre, mais aussi à cause de talent qu'y déploient les artistes de la troupe de M. Hopkins.

Quant au vaudeville, il enlève également les braves du public. On applaudit beaucoup Chuilam Has- soin, le prestigieux parleur, la gracieuse Georgie Lingard, les ini- mitables frères Knight, ainsi que les illustrations produites par le Prof. Shields sur la région de la Klondyke.

On nous promet pour la semaine prochaine un splendide programme.

TULANE.

Nous avons déjà parlé des vifs succès remportés par M. Skinner et sa troupe, dans Rosemary, une œuvre ravissante et pleine de fraîcheur. M. Otis Skinner qui rem- plit le rôle principal avec son ta- lent ordinaire, y est fort bien se- condé par Miss Maud Durbin qui se révèle, elle aussi, de très nom- breux braves, et en voilà pour une bonne semaine de salles comblées.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Le grand événement de la se- maine, à l'Académie de Musique, a été l'apparition de M. Henri Ri- chard, dont on connaît la jolie voix de ténor élevé et l'excellente mé- thode. Il est devenu, depuis trois jours, l'artiste le plus populaire de ce théâtre, et le parterre lui fait, chaque soir, de véritables ovations.

A côté de M. Richard, le vaude- ville offre au public Al. Leech avec les «Three Rosebuds», et les sœurs Franklin, qui se font également beaucoup applaudir.

On voit que le colonel Hopkins est fertile en ressources, et qu'il a toujours quelque nouveauté à of- frir à ses habitués.

MOTS POUR BIRE

Cet idiot de Berlioz voit son fils très occupé à débrouiller un peloton de ficelle.

—Que fais-tu donc? lui dit-il. —Je cherche le bout de la ficelle.

—Petit sot, tu sais bien que je l'ai coupé ce matin!

suivant une large et ombreuse allée du parc, que s'acheminaient Aline, Colette et la brave Fran- çoise qui recommençaient pour la centième fois peut-être le cha- pitre de ses doulenreuses doléan- ces et de ses espérances déçues.

Les plaies du cœur se guéris- sent en s'ouvrant, tout au moins leur acuité s'apaise-t-elle. Voilà pourquoi la plupart des créatu- res éprouvent un impérieux be- soin de déverser longuement leurs chagrins dans le sein d'au- trui.

On arrivait à la Fonillense, et Françoise, en ses vigoureux bras, enlevait Colette pour lui faire passer le pont, au milieu duquel elle s'arrêtait pour admi- rer longuement la bouillonnante cascade.

Et tout justement, quatre ou cinq chevreuils bondissaient des buissons, s'arrêtant au bout de peu de temps dans leur course, désordonnée, pour se retourner et regarder crainsement celles qui venaient de violer leur soli- taire retraite.

—Encore! Encore! — insistait Colette, ne prétendant pas quit- ter le pont.

—En voilà assez, tu fatigues Françoise.

Et l'on abandonnait le pont de la Fonillense pour gagner le ter- minus du parc, où une petite porte, dont Aline avait pris la clé, donnait accès dans les tail- les, ce qui, comme nous l'avons

dit, permettait à Françoise Cloa- rec de regagner sa chaumière en s'évitant un très long détour.

On atteignait la poterne, et Françoise prenait congé, disant à Aline:

—Ecrivez encore... je vous en prie, ma chère dame. Tant qu'on n'aura pas envoyé l'acte de décès, j'espérais toujours...

A cet instant, les abois pro- longés de deux ou trois chiens se firent entendre; ils paraient de l'intérieur du parc, sur la droite, puis les mêmes abois se poursui- virent, plus stridents.

Une voix d'homme les appu- yait:

—Hou! mes beaux! Hou!... Après! Après!

Aline avait tressailli. Il n'y avait pas à s'y mépren- dre, ses deux beaux-frères chas- saient un des chevreuils du parc. Et elle ne se trompait pas.

Simon avait dit à son cadet, le matin même:

—Voilà trois mois que la chas- se est fermée... C'est embêtant comme tout de laisser les fusils au croc.

—Dame, il n'y a pas à s'y fier... Si nous sortons avec nos fusils et des chiens, cette rosse de Bertrand pourrait parfaite- ment nous donner aux gendar- mes de Montbazou... Et il ne se passerait pas deux heures que nous les ayons sur les bras, avec un bon procès au bout.

—C'est assommant!

—Une idée... Si nous al-

lions canarder un chevreuil du parc de la comtesse.

—Mais elle ne serait pas con- tente la patronne, — les deux frères désignaient ainsi souvent Aline.

—Après tout, elle ne nous mangera pas.

—Moi, je mangerais bien un cuisset de chevreuil; il y a si longtemps que nous n'avons dé- gusté du gibier.

—Et bien! ça va!... Nous allons prendre quatre ou cinq chiens... pas plus... et nous nous paierons cette petite fête.

—Et si mons Bertrand venait se permettre des observations?

—Nous l'enverrons promener. —Str!...

Et ainsi avait été fait. Et promptement les tontous, dès le décollé, avaient lancé un chevreuil qu'ils menaient gaiement, sans trop de vitesse, ce qui permettait à l'animal, sans grandes inquiétudes, de jouer et de gambader devant les chiens.

Aline n'avait pu maîtriser un mouvement de mécontentement.

—Oh! que c'est vilain, — mur- mura-t-elle, — de venir tuer nos chers chevreuils du parc. Des bêtes absolument privées!

—Ça, — grommela à son tour Françoise, — c'est les English... Si on les laissait faire, ils tue- raient tout... C'est du mauvais monde tout de même.

Les deux femmes étaient arri- vées à la poterne qu'Aline ouvrit

sans peine.

—Au revoir, ma chère dame... Au revoir, mon agneau... mon doux agneau du Bon Dieu!...

A cet instant, la Bretonne s'ar- rêta. Un prolongé roulement de tonnerre venait de brusque- ment lui couper la parole.

Le soleil s'était voilé. De gros nuages gris, précurseurs d'un orage, se bousculaient mainte- nant dans le fond du ciel, mon- tant rapidement au zénith et en- vahissant le bien radieux, ainsi que les rayons du soleil.

—Ah! ma chère dame, ren- trez vite!... Vous allez être mouillée!...

—Et vous, ma bonne Fran- çoise?

—Oh! moi, il n'y a pas de danger; ma vieille carcasse ne craint pas grand-chose... Et j'en ai reçu des trépanés au bord de la côte... Mais vous... rentrez... Il ne faut pas que votre Colette aattrape froid.

Et vivement elle embrassa Co- lette à pleins bras.

Puis elle franchissait la poter- ne et rapidement elle s'enfonçait dans les profondes allées du bois.

Aline avait refermé la porte, et rebroussa chemin, se diri- geant à double-enjambées vers le château.

Les chiens continuaient à chasser, non loin.

Un coup de feu se fit même entendre.

Et tout, alors, retomba aussitôt dans le lourd silence du parc.

Mais l'orage gagnait dans le vent avec une rapidité vertigi- neuse.

La foudre crépita tandis que Colette réprimait un cri de ter- reur et se serrait nerveusement contre sa mère.

Puis immédiatement après la fulgurance de l'éclair, une odeur épaisse, opaque, cribla le feuillage et le sable hérés de l'allée.

Où chercher un refuge?... Pas sous l'abri de l'un des grands chênes, à coup sûr!

Et Aline se souvint alors d'un pavillon abandonné que l'on nommait le Château de l'Arque- buse, et qui devait se trouver à courte distance.

Elle l'orienta... Non. Elle ne se trompait pas... Le Cha- telet était bien là, sur la gauche.

Courant alors, elle aperçut la masse longétre de la construc- tion à travers la feuillée.

Prenant Colette dans ses bras, elle précipita sa